

**qu'une montre, c'était quelque chose**

Il y en a des noires, des chamarrées, des métalliques ; des petites, des minuscules, des larges ; des rondes, des carrées ; certaines portent des chiffres arabes, d'autres des romains ; d'autres encore n'ont pour indiquer la position des heures qu'un symbole, un trait, un point, un rien. Et malgré toute cette combinatoire, aucune des montres exposées dans la devanture ne me plaît.

J'avais six ou sept ans. Recevoir sa première montre, c'était une initiation, le passage dans le monde où le temps compte : on m'apprendrait à lire l'heure, je saurais enfin ce que signifient « et quart » ou « moins dix », on pourrait me donner rendez-vous — signe d'une autonomie nouvelle. On me confiait un objet coûteux, fragile, on me faisait confiance.

J'étais un peu déçu pourtant : le cadran s'ornait d'un Mickey hilare qui indiquait l'heure d'un bras et les minutes de l'autre. Il me semblait qu'on ne me prenait pas au sérieux. Elle ressemblait encore aux montres factices que j'arborais au poignet jusqu'alors, des jouets qui ne donnaient pas l'heure et dont on faisait tourner les aiguilles avec le faux remontoir. Tout de même, celle-là faisait tic-tac, je devrais la remonter chaque jour et je m'assurai, par des vérifications scrupuleuses et incessantes, que les aiguilles apparemment immobiles progressaient imperceptiblement.

Je me rappelle aussi ma deuxième montre, un cadeau de tante Jacqueline. Sobre. Une vraie, une montre pour les grands. J'avais un peu peur, en tirant le remontoir pour la mettre à l'heure, d'arracher ses minuscules tripes mécaniques.

Après, j'eus des rêves extravagants. Je voulus une trotteuse, cette patte de faucheur qui balaye perpétuellement le cadran, qui donne à la seconde près une heure approximative dont, par ailleurs, on n'a nul besoin, mais qui indique une volonté de précision et qui rend perceptible l'écoulement du temps. Je voulus un dateur, pour m'éviter cette incertitude atroce de celui qui ne connaît l'heure exacte qu'à vingt-quatre heures près. Je voulus une montre de plongée.

Je me rappelle la splendide montre Lip que Jean-Michel m'avait offerte : chronomètre, tachymètre, étanche à cent mètres... elle avait tout ! Pour justifier son étanchéité, je pris ma douche en la conservant au poignet. En voiture, je contrôlais la vitesse en chronométrant l'écart entre les bornes kilométriques. Sous les draps, je lisais son heure phosphorescente. Elle était épaisse, lourde, et son remontoir énorme, abrasif, frottant sur le dos de ma main, y avait formé un cal.

Ensuite, je rêvai d'une montre à pile, une de ces merveilles qu'il était inutile de remonter. Puis d'une montre à affichage numérique. Les toutes premières avaient des diodes rouges sur un fond noir ; après avoir affiché l'heure quelques secondes, elles s'éteignaient pour épargner la pile.

La technologie est aujourd'hui banale. L'électronique extraordinaire n'est plus extra. J'ai vu naître l'inconcevable montre jetable. Autrefois, on gardait une montre toute une vie et au-delà ; on la laissait en héritage. J'ai toujours la vieille Omega mécanique que Zézette me donna à la mort de Paul — son tic-tac est le seul battement qui reste de lui. J'en ai fait repeindre le cadran uni, où repose l' $\Omega$  d'or. La Moute avait conservé la montre de cet oncle, noyé dans une mare par

un soir de pluie et d'égarément, devant une ferme où des paysans prudents avaient jugé préférable de garder leur porte fermée.

Quand Merlin a eu sept ans, je lui ai offert une montre pour lui signifier qu'il devenait un grand garçon. Je ne crois pas l'avoir vu la porter. À Marius aussi, j'ai offert une montre. Je ne crois pas, non plus... À Ernest aussi... non plus.

Un jour, Jeanne aura l'âge de se faire percer les oreilles. Plus tard, celui de se maquiller, de se parfumer. Puis celui des sacs à main. Saurais-je lui faire plaisir en lui remettant ses insignes de grande fille ? Je compte sur l'éternel féminin.